Alfredo Fernandes
Claude Guillon
Charles Reeve
Barthélémy Schwartz

De Godzilla aux classes dangereuses

Ces textes ont été publiés dans la revue Oiseau-tempête, *entre 1998 et 2005, à l'exception de « La peur politique », qui est inédit. Ils ont été sensiblement remaniés pour la présente édition, pour l'essentiel par des ajouts de notes.*



Ab irato
2007

Alfredo Fernandes. *– Né au Portugal en 1960, vit en région parisienne depuis 1970. il a publié divers articles dans des revues libertaires et dans la* Comète d'Ab irato. *Membre du collectif Ab irato depuis 1995 et traducteur de poésie surréaliste portugaise et brésilienne, il a fait partie des membres-fondateurs de la revue* Oiseau-tempête*; il participe aussi aux activités du groupe de Paris du mouvement surréaliste.*

Claude Guillon. *– Né en 1952, écrivain et pamphlétaire anarchiste de langue française, il a publié une douzaine d'ouvrages, parmi lesquels* Deux Enragés de la Révolution, Leclerc de Lyon et Pauline Léon *(La Digitale, 1993);* Pièces à conviction. Textes libertaires 1970-2000 *(Éd. Noésis-Agnès Viénot, 2001);* Le Droit à la mort. Suicide, mode d'emploi, ses lecteurs et ses juges *(Éd. Hors commerce, 2004);* Le Siège de l'âme. Éloge de la sodomie *(Zulma, 2005).*
Site Internet: < *www.claudeguillon.internetdown.org* >.

Charles Reeve. *– Né à Lisbonne en 1945. Il a publié chez l'Insomniaque, avec Hsi Hsuan Wou,* Bureaucratie, bagnes et business *(1997), et sous son vrai nom, Jorge Valadas,* La Mémoire et le Feu *(2006); chez Verticales, la présentation, avec Yves Pagès, des* Carnets de route de l'incendiaire du Reichstag *de Marinus van der Lubbe; chez Spartacus,* L'Expérience portugaise *(1976),* Portugal, l'autre combat *(1975),* Le Tigre de papier *(1972). Il a aussi participé à la revue* Oiseau-tempête.

Barthélémy Schwartz. *– Né à Paris en 1963. Il a animé avec quelques amis la revue avant-gardiste de bande dessinée* Dorénavant *(1986-1989)* [1]*, avant de contribuer, avec d'autres, à la création d'Ab irato, en 1992, puis de la revue de critique sociale* Oiseau-tempête*, en 1997. Il a publié chez Ab irato* Un art d'économie mixte *(1997) et illustré, chez l'Insomniaque,* Le Chemin de travers *de Madeleine Morel (2004) et* La Mémoire et le Feu *de Jorge Valadas (2006).*

1 – cf. Éprouvette *n° 2, juin 2006, l'Association.*



21 *ter* rue Voltaire - 75011 Paris
abirato@internetdown.org
http://abirato.internetdown.org
Critique sociale, art & subversion

Tous au « sans-abrisme » dans la démocratie « guantanamo » !

Par Ab irato

Dans la presse, cette enquête accablante: « *La moitié des Français pensent ne pas être à l'abri de devenir SDF.* » D'après les réponses des personnes interrogées: « *La peur de basculer dans l'extrême précarité est particulièrement prononcée dans les couches ouvrières, très exposées aux restructurations industrielles et aux délocalisations: 74 % estiment "possible" qu'ils deviennent sans-abri. Une lecture du sondage par tranche d'âges montre aussi une inquiétude forte chez les 35-49 ans (62 %), le noyau dur des actifs. […] Le "surendettement" (31 %) et le "licenciement" (21 %) sont cités en tête parmi les causes pouvant conduire au "sans-abrisme"* [1]. »

Ce qui a changé avec les années de l'après-guerre et ce qu'on a appelé les « trente glorieuses » ou l'époque du réformisme et des « acquis sociaux », c'est qu'aujourd'hui, avec la « restructuration capitaliste » que l'on subit depuis presque une génération, on attend moins la rentabilité du capital d'un investissement dans les moyens techniques de productivité que d'une intensification croissan-

te de l'exploitation du travail. Au cours des années 1950-1975, la productivité du travail s'accompagnait d'une relative amélioration des conditions de vie, alors qu'aujourd'hui on constate un retour de plus en plus fréquent à des conditions de travail où l'accroissement de l'exploitation va de pair avec une baisse systématique des salaires et une augmentation du temps de travail (une des résultantes, par exemple, de la réforme des retraites en France en 2003) [2].

L'évolution autoritaire des formes de gouvernement est la principale conséquence politique de la restructuration capitaliste en cours dans les formes d'extorsion du surtravail. L'autoritarisme démocratique qui accompagne l'intensification des rapports d'exploitation implique la mise en place d'importants moyens idéologiques. La modification des formes de conscience sociale est inséparable de l'évolution des rapports d'exploitation. Et la peur s'engouffre là où le système d'exploitation réussit à briser les résistances individuelles et collectives [3].

Dans le choix des mots, il y a déjà l'expression avouée des rapports sociaux qui transforment chaque jour, dans un sens plus contraignant, notre existence. Le mot *égalité*, partout remplacé par son faux jumeau l'*équité*, indique qu'on est entré dans une époque où l'équité signifie l'égalité pour tous dans la précarité sociale, mais pas pour les *élites* [4]. Le mot élite, lui-même, est un terme de notre époque, même s'il a déjà beaucoup servi. Derrière lui suivent le *peuple* et les *petites-gens*. Signe des temps, lors de la présidentielle de 2007, en France, la candidate de la gauche affectait de s'adresser au *peuple français*, tandis que son homologue de droite privilégiait, lui, la notion de *chef* (« *L'enfance d'un chef* » titrait, toutes chaussures cirées, un magazine de grande diffusion). Sans parler du *sans-abrisme* et des *sans-abristes*, qui sont quelque chose comme les *va-nu-pieds* de notre temps [5].

Dans le quotidien, que ce soit au « travail », dans la « vie quotidienne » ou dans la « vie privée » (qui désignent, de manière cloisonnée, le temps du travail, le temps de la citoyenneté et le temps de la famille et de l'individu), le stress et l'angoisse du « sans-abrisme » sont devenus les principaux garants de la cohésion sociale et paralysent toute initiative échappatoire. Encore exceptionnel il y a quelques années, le « terrorisme » est venu justifier l'évolution autoritaire du politique et souder la peur dans le quotidien. Un déploiement de force militaire et policier considérable se met en place à chaque fois qu'il est nécessaire de plonger les populations dans l'inquiétude de masse sous prétexte de terrorisme. On s'est habitué à vivre avec des ruptures d'échelle démesurées entre les causes et les effets. Que ce soit pour prévenir des risques réels d'attentat, organiser les « G8 », les jeux Olympiques ou gérer la protestation sociale et urbaine, un même déploiement policier, et militaire le plus souvent, est sollicité pour maintenir « l'ordre » en guise de paix sociale. Dans le quotidien de chacun, l'Autre est devenu une figure-repoussoir. « l'étranger », le « jeune », le « marginal » ou le « fou » sont aujourd'hui des catégories sociales suspectes. La peur est partout [6].

Dans ce vertige où chacun, comme le révèle ce sondage sur le « sans-abrisme », se rend compte que du redouté à la réalité, l'épaisseur se rétrécit chaque jour, on fabrique des spectacles constitués d'unités de vie artificiellement fabriquées, pour que chacun puisse vivre, un instant, ce que peut-être demain lui réservera. Une manière sans doute de gérer le stress social. Pour ceux qui ne parviennent plus, même la tête en bas, à pleurer devant leur téléviseur, des humanitaires sont en

mesure d'organiser des sortes de stage de rattrapage politico-émotionnel [7]. Et pour ceux qui ont déjà rejoint le *sans-salariéisme* mais ne sont pas encore dans le *sans-abrisme*, l'État veille à ce qu'ils ne perdent pas l'habitude du salariat et de ses obligations de réserve (le respect, la docilité, l'humilité), en leur proposant des stages de retour fictifs à la « vie au travail » [8].

Le spectacle du sécuritaire s'adresse en priorité aux « citoyens », cette construction sociale abstraite qui donne l'illusion aux « gens » qu'ils ne sont plus exploités comme salariés mais respectés comme individus. La peur est d'abord orchestrée à leur usage. Profondément ressentie par l'ensemble des citoyens, ce qu'on pourrait appeler le « syndrome de Godzilla » (en référence à ce film hollywoodien d'avant les attentats du 11-Septembre où un monstre ravageait New York [9]) structure la vie sociale au son des sirènes hurlantes et des bruits policiers (la peur de l'autre, du barbare, du fou, du terroriste). *Tous contre Godzilla !* tel est le mot d'ordre pour rappeler à chaque instant aux citoyens angoissés la direction de la vie normée. En revanche, la peur du « sans-abrisme » (selon le néologisme de la Commission européenne), de la précarité, de la vie atrophiée par la perte du travail ou du logement, est à chaque fois rendue invisible par la peur citoyenne dans laquelle elle est amalgamée. L'ordre policier semble le bon remède, mais un remède qui ne permet que de vivre avec la peur.

Pourtant, à chaque fois que des luttes collectives esquissent des perspectives de rupture sociale, affirment des valeurs émancipatrices et dépassent un certain seuil de « dangerosité », le syndrome de Godzilla recule, la peur s'inverse. L'ombre inquiétante de Godzilla ne hante plus les rues, car une nouvelle force sociale apparaît, autrement plus intimidante : c'est désormais le « syndrome des classes dangereuses » qui bouscule le paysage social et l'imaginaire des classes dirigeantes. La peur ne terrorise plus les quartiers périphériques, mais les beaux quartiers et les centres de décision : *sus aux classes dangereuses !* tel est le nouveau mot d'ordre.

Comme on l'a remarqué à plusieurs reprises en France au cours des dernières années, par exemple lors des importantes mobilisations de décembre 1995, lors des révoltes de banlieue en novembre 2005 ou pendant les grèves et les manifestations étudiantes contre le contrat de précarisation (CPE) au printemps 2006, les luttes sociales éclipsent la peur sécuritaire, au point d'affoler un Premier ministre qui en appelle à l'État de siège pour rétablir l'ordre (lors des émeutes des banlieues en 2005), ou de paralyser un ministre de l'Intérieur qui doit renoncer à retourner dans les quartiers « sensibles » un an plus tard. Le paysage sécuritaire du citoyen, si efficace durant la période d'atonie sociale, perd de son actualité immédiate, et avec lui l'appareillage idéologique destiné à contenir les individus dans la docilité et le respect des normes sociales. L'État suspend ses mécanismes répressifs les plus visibles et banalisés, tels Vigipirate ou la militarisation du quotidien ; une mise en veilleuse qui n'est, certes, pas un retour en arrière, mais juste un moment de retrait dans la spirale sécuritaire.

Malgré un rapport de forces qui leur est grandement défavorable aujourd'hui, malgré la profonde crise des organisations de l'ancien mouvement ouvrier et l'éclatement et l'appauvrissement de la classe exploitée, les luttes sociales font toujours peur aux classes dirigeantes. Pour peu que l'agitation et les mobilisations s'étendent et cherchent à se généraliser, la classe bourgeoise et ses fonctionnaires hésitent, ne sont pas toujours sûrs d'une issue qui leur soit favorable. Les classes dan-

gereuses, même si elles ont changé de forme, hantent toujours la Bourse, les ministères et les beaux quartiers. C'est pourquoi il ne faut pas se méprendre, au-delà du slogan sécuritaire qui cherche à rassembler par la peur (*Tous contre Godzilla !*), le mot d'ordre de tous les pouvoirs reste d'actualité : *Sus aux classes dangereuses !* Tous contre l'ennemi extérieur à l'intérieur et réciproquement.

Les textes réunis ici, à l'exception de « La peur politique » (inédit), ont été publiés pour la première fois, entre 1998 et 2005, dans la revue de critique sociale *Oiseau-tempête* ; revue à laquelle ces auteurs ont appartenu, à un moment ou un autre. Créé, en 1997, par plusieurs « *personnes aux itinéraires divers, s'inspirant des idées anarchistes, marxistes, situationnistes ou surréalistes, la plupart ne se reconnaissant complètement dans aucun de ces courants* [10] », *Oiseau-tempête* a consacré plusieurs de ses articles à l'évolution autoritaire de l'État démocratique, à partir d'une approche où les formes idéologiques sont abordées en même temps que les causes économiques et sociales et leurs impacts sur la vie quotidienne et les formes de conscience.

Ces textes ont les limites propres aux articles qui paraissent dans le temps éphémère et circonstanciel des revues, ils auraient certainement été écrits différemment, plus développés sûrement, s'ils l'avaient été aujourd'hui. Nous les avons cependant réunis en volume parce que nous considérons que leur manière d'aborder ces questions demeure pertinente et qu'ils conservent, dans ce contexte, leur actualité.

1 – Libération*, 7 décembre 2006.*

2 – Cf. chapitre « Notes provisoires sur l'état du monde », p. 63.

3 – Cf. chapitre « L'accompagnement par l'idéologie », p. 71.

4 – Cf. chapitre « L'équité a bon dos », p. 39.

5 – Sur ces questions de langage et de rapports sociaux, lire la LQR, la propagande du quotidien, d'Eric Hazan, Raison d'agir, 2006.

6 – Cf. chapitre « La peur politique », p. 83.

7 – Cf. chapitre « Le monde comme si vous y étiez », p. 17.

8 – Cf. chapitre « Simulateur de vol », p. 31.

9 – Cf. chapitre « Tous contre Godzilla ! », p. 13.

10 – Oiseau-tempête*, n° 10, printemps 2003.*
Adresse : 21 ter*, rue Voltaire, 75011 Paris.*